

« Fiction »

[s.a.]

Nuit blanche, magazine littéraire, n° 123, 2011, p. 17-39.

David Homel, roman



David Homel
LE DROIT CHEMIN
Trad. de l'anglais par Sophie Voillot
Leméac, Montréal/Actes Sud, Arles, 2010, 404 p. ; 35,95 $

Ben Allan, principal protagoniste du sixième roman de David Homel, a tout de ces gens que l'on croise chaque jour dans la rue, et que l'on oublie aussitôt tant ils semblent glisser sur ce *droit chemin* qu'est la vie sans laisser d'autres traces que l'ombre qu'ils projettent sur les trottoirs. Spécialiste de littérature française, enseignant dans une université anglophone de Montréal, Ben Allan s'intéresse à la dromomanie, curieuse pathologie qui ne s'attaquerait qu'aux hommes, les forçant un beau jour à s'extirper du quotidien rassurant dans lequel s'écoulent leurs jours pour se lancer sur les routes sans autre but, semble-t-il, que de distancer leur propre ombre. À l'un de ses collègues qui lui demande comment il a pu écrire un article à portée historique sur un sujet aussi singulier, Ben Allan répond qu'il n'en sait rien, que l'article s'est écrit tout seul (symptôme encore inconnu de la dromomanie ?). Cette réponse, en apparence anodine, révèle la trame de fond du roman qui touche la création elle-même, ce besoin qui oblige soudainement à rompre avec toute forme de confort, soit-il ou non matériel, pour se lancer sur des voies, soient-elles ou non pavées, dont on ignore l'issue : « Ben Allan n'avait pas encore découvert que l'acte d'écrire, fût-ce une humble fiction historique déguisée en recherche académique, peut facilement gâcher la vie de l'écrivain. Chaque texte est un monstre d'ingratitude. Au lieu de se contenter d'exister tout bonnement, il est toujours plus avide de l'essence de son créateur. N'écrivez jamais si vous pouvez vous en passer ».

Le roman s'ouvre sur une parade de la Saint-Patrick à laquelle assistent Ben Allan et son père Morris, dont l'humour caustique et les habitudes de vie contrastent avec celles de son fils. La métaphore de la parade – ceux qui défilent et ceux qui se défilent – n'est pas fortuite. Tous les personnages de ce roman, exception faite de la conjointe de Ben Allan qui est son double féminin, semblent d'ailleurs avoir pour fonction de souligner à la fois le caractère réservé du héros et son attrait pour ces zones floues, hors du droit chemin, dans lesquelles évoluent les artistes et ces gens qu'autrefois on qualifiait de fous pour justifier leur internement.

Il est ici impossible de résumer ce roman de David Homel aux ramifications multiples qui se déroule dans une ville que nous apprenons à redécouvrir. David Homel joue sur l'introspection, avec un humour tantôt débridé, tantôt corrosif, et nous entraîne dans un questionnement sur les ressorts de la création, la quête d'identité et les transformations de cette quête au fil des ans. À la réponse que souvent nous donnons à notre propre voix intérieure qui cherche, ou pas, à nous garder sur *le droit chemin*, il offre une autre perspective. En cela, il mérite qu'on s'y égare.

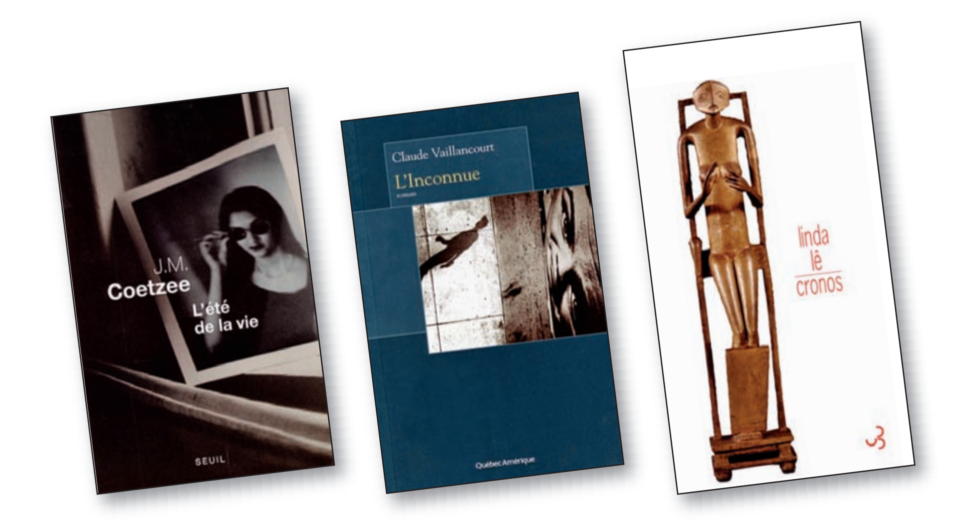
Jean-Paul Beaumier

Lynn Diamond
LESLIE MULLER
OU LE PRINCIPE D'INCERTITUDE
Triptyque, Montréal, 2011, 202 p. ; 20 $

Leslie Muller ou le principe d'incertitude est la quatrième publication de la nouvelliste et romancière montréalaise Lynn Diamond, finaliste en 2002 au Prix des collégiens pour son roman ***Le corps de mon frère.***

Au cœur de ***Leslie Muller***, la quête d'absolu et l'amitié indéfectible. La narratrice et personnage-titre du roman amorce son récit en 2002, retourne vingt ans plus tôt, au temps des idéaux de sa jeunesse et va, dans un mouvement d'aller-retour, jusqu'en 2003, l'année de ses cinquante ans. Construction non linéaire qui garde le lecteur en attente de révélations. Leslie capte les moments charnières de sa vie, qui coïncident avec ceux vécus avec son groupe d'amis. Un lien d'amitié maintient le groupe en dépit de langues, d'origines et de professions diverses. Leur port d'attache est Montréal, mais à eux tous, ils ont parcouru mers et continents. Ils avaient en commun le désir de changer le monde. Pareil idéal de jeunesse, partagé lors d'expériences marquantes, a cimenté leur amitié, malgré de fréquents éloignements, de petites trahisons, des épreuves, des déceptions, et en bout de course, le besoin de confort qui a gagné les uns et les autres, l'âge venant.

Mise en abyme : Leslie a travaillé pendant plusieurs années à l'écriture d'un roman, nourrissant l'ambition de faire un portrait de sa génération. L'auteure, Lynn Diamond, actualise en quelque sorte le projet de son double, portrait d'une tranche de la génération des années 1960, scolarisée, affranchie et idéaliste. Certains personnages de ***Leslie Muller*** sont allés soutenir la Révolution sandiniste au Nicaragua ; l'un, vétéran de



la guerre du Vietnam, a choisi de se faire chirurgien, allant de mission en mission dans les régions en conflit. Voilà qu'au mitan de la vie, ils mettent en doute l'efficacité de leur action, parlent d'échec et des temps incertains. Les militants d'hier éprouvent aujourd'hui l'urgence de vivre.

L'écriture à la fois suggestive et limpide, et le ton ni lyrique ni pathétique du roman traduisent l'état d'esprit de la narratrice, Leslie, qui se penche avec sérénité sur un passé habité par « [c]e vieux rêve, toujours trahi, d'un monde où ne régnerait plus la loi du plus fort ». Lynn Diamond rend dans une langue sensible et belle une vision réaliste d'une portion d'humanité.

Pierrette Boivin

J. M. Coetzee
L'ÉTÉ DE LA VIE
Trad. de l'anglais par Catherine Lauga Du Plessis
Seuil, Paris, 2010, 319 p. ; 34,95 $

La nouvelle n'a pas fait grand bruit, mais le romancier sud-africain J. M. Coetzee, Nobel 2003, est mort… et au sommet de sa forme !

En fait, dans ***L'été de la vie***, Coetzee poursuit son projet autobiographique, entamé en 1997, en imaginant qu'après sa mort, un universitaire anglais, M. Vincent, se prépare à écrire sa biographie. Vincent privilégie les années 1971-1977, marquées par le retour de Coetzee en Afrique du Sud et la parution d'***Au cœur de ce pays***, son deuxième roman mais son premier succès auprès du public. Vincent est persuadé qu'à cette époque décisive de sa vie, Coetzee se cherchait en tant qu'écrivain. ***L'été de la vie*** se présente comme un ensemble de matériel préparatoire à une biographie dont on ne lira pourtant pas la moindre ligne. Vincent expose plutôt le fruit de ses rencontres avec cinq personnes ayant compté pour Coetzee : une ancienne maîtresse, une cousine affectionnée, une Brésilienne au tempérament bouillant et deux collègues enseignants.

On entre sans difficulté dans ce troisième volet des ***Scènes de la vie de province*** (le titre anglais de la série, non repris en français, sans doute à cause de sa trop forte résonance balzacienne). Il n'est pas nécessaire d'avoir lu les ***Scènes de la vie d'un jeune garçon*** (***Boyhood***, 1997) ni ***Vers l'âge d'homme*** (***Youth***, 2002) pour prendre plaisir à la prose, limpide et orfévrée, du romancier de ***Disgrâce***, qui signe avec ce livre un autre chef-d'œuvre.

Coetzee adopte une perspective autobiographique pour le moins originale. Il ne se contente plus, comme dans les deux volets précédents, d'une narration distanciée (au « il ») ; il semble même y avoir en partie renoncé, puisque ***L'été de la vie*** débute et se termine par des fragments de carnets intimes. Or, par un ingénieux tour de force, il réussit à se reléguer au second plan et à enchaîner d'émouvantes bribes d'expériences (conjugales, familiales ou sociales). L'apartheid est évoqué, de même que l'ascendance afrikaner, mais conformément au style coetzéen, c'est-à-dire sur le mode du drame et de la déroute individuels.

Quant à l'autoportrait (peu flatteur) qui se dégage de ***L'été de la vie***, il révèle un rare don de s'objectiver. Il faut un romancier de haute volée pour en arriver à saisir, de manière aussi crédible, implacable et mystérieuse à la fois, la perception qu'autrui peut avoir de soi.

Patrick Bergeron

Claude Vaillancourt
L'INCONNUE
Québec Amérique, Montréal, 2011,
274 p. ; 22,95 $

Un thème aux riches résonances entre les mains d'un romancier agile et cultivé, cela promet (et livre) des heures de pur plaisir. La mission du narrateur est vite circonscrite : compléter le bouquin laissé inachevé par une auteure qu'il a, au temps jadis, fréquentée de près et dont le décès laisse des questions en suspens. Tâche définie, mais embûches déprimantes. Elles vont de la difficulté de se couler dans le style d'une autre à la recherche d'une conclusion dont le demi-manuscrit ne fournit aucun indice patent. Là réside l'essentiel, car le lecteur est sommairement convié à ne pas trop s'interroger sur le pourquoi d'un tel legs. Olivier donne le bon exemple, en s'investissant dans le travail de rédaction plutôt que dans une enquête à connotation policière sur la mort de Béatrice.

C'est là que la pédagogie de Vaillancourt déploie toutes ses ressources, y compris ses meilleures astuces. Olivier, en effet, n'apprécie guère la littérature de Béatrice. Elle a connu plus de succès que lui, mais en courtisant de trop près un public sans grand raffinement. Vaillancourt en profite pour départager ce qui, en littérature, est

respectable et ce qui tient du racolage. En utilisant le demi-manuscrit de Béatrice, il donne des exemples... de ce qu'il ne faut pas faire. Il dénonce la mobilisation de célébrités que se permettent certains mauvais littérateurs, tout en se la permettant lui-même... par Béatrice interposée. On verra donc Hubert Aquin, Sartre et Beauvoir traverser la reconstitution, même si, soit dit entre gens de bon goût, cela n'est pas très élégant. Parler d'un *making of* semble donc inapproprié et réducteur, car il y a plus et mieux : Vaillancourt construit à partir d'un texte qu'on ne voit jamais une proposition littéraire d'autant plus brillante qu'elle a comme base un texte inconnu. La large culture de Vaillancourt n'intervient pas dans l'abstrait, ni avec le pédantisme du pion autorisant tel effet et cravachant tel autre : elle convoque à la barre Primo Levi, les fantômes de Prague, la sinistre présence de Heydrich et fait voir de façon efficacement incarnée comment rafistoler un roman ou, au besoin, le réinventer. Que l'histoire racontée diffère de celle qu'imaginait Béatrice, c'est possible, et alors ?

Laurent Laplante

Gilles Archambault



Un promeneur en novembre est le huitième recueil de nouvelles publié par Gilles Archambault. L'écrivain a également à son actif seize romans, un récit et cinq compilations de chroniques. Auteur reconnu, il a remporté le Prix Athanase-David en 1981 et le Prix du Gouverneur général en 1987. Bien sûr, dans ce nouvel ouvrage, on retrouve l'atmosphère plutôt mélancolique à laquelle il a habitué ses lecteurs. Les personnages, hommes et femmes, sont des êtres solitaires, émotifs, voire tourmentés, souvent axés sur le passé, qu'ils ressassent volontiers. Ce sont également des êtres attachants, peut-être à cause de leur vulnérabilité et du regard lucide et désenchanté qu'ils posent sur le monde. Ainsi, Viateur, un retraité de l'enseignement, affirme, dans la nouvelle « Un couple » : « Quand vous aurez mon âge, on ne vous insultera plus. C'est dans les regards qu'on vous lance que vous sentez qu'on vous a éliminé ». Dans « Une fragile immortalité », le protagoniste se dit : « On passe sa vie à froisser les autres ».

Ailleurs, dans le remarquable texte « Perdre », le narrateur déclare, à propos de la femme qu'il a aimée et qui vient de mourir : « Dans l'amour, Marie était sublime. Je ne parle pas de l'acte lui-même, nous avons été des amants aussi occasionnels que peu accordés, mais de l'habileté qu'elle avait pour me faire croire, à certains moments, que je pouvais détenir la clé de son bonheur ». La citation de Miguel Torga placée en exergue de cette nouvelle en donne le ton : « Exister, c'est perdre, petit à petit ». Ton qu'elle donne également à l'ensemble du recueil. La perte est, en effet, un élément qui revient au fil des différents textes : perte des proches, de travail, de la santé, des illusions…

On devine des passages autobiographiques ici et là dans le recueil. En particulier dans la nouvelle « Dans le silencieux automne », où le narrateur, qui a publié une quinzaine de romans, se fait dire : « On ne s'aime pas beaucoup dans les histoires que tu inventes ». Plus loin, il avoue : « La solitude ne m'a jamais pesé.

Sans doute parce que je l'ai toujours choisie ».

Les lecteurs de Gilles Archambault retrouveront avec plaisir, dans cet ouvrage, le ton de confidence amicale qu'il adopte au fil de son œuvre ainsi que des personnages pleins d'humanité.

Gaétan Bélanger

Gilles Archambault
UN PROMENEUR EN NOVEMBRE
Boréal, Montréal, 2011, 236 p. ; 22,95 $

Linda Lê
CRONOS
Christian Bourgois, Paris, 2010,
164 p. ; 29,95 $

Dans un minuscule pays, une ville nommée Zaroffcity du nom du dictateur qui a pris le pouvoir à la suite d'un coup d'État, Una écrit à son frère exilé dans le pays voisin. Pour sauver son vieux père menacé par Karaci, le redoutable et redouté ministre de l'Intérieur, Una a accepté de l'épouser – un mariage blanc puisqu'elle refuse de partager le lit de son mari qui, lui, multiplie les liaisons en attendant que sa femme se jette à son cou de son plein gré. Depuis, recluse dans un appartement spartiate de la somptueuse maison de Karaci, elle écrit des lettres à son frère dans lesquelles elle raconte ce qui se passe à Zaroffcity et ce qui peu à peu se transforme en elle. Una déteste son mari, un tortionnaire qui s'en prend surtout et avant tout aux intellectuels, aux artistes et aux femmes. Grâce à l'arrivée du jeune Marko, un enfant des rues qui s'introduit un soir chez elle et avec qui elle se lie d'amitié, Una découvre enfin un nouveau sens à sa vie. Mais, après l'assassinat du jeune garçon, sa révolte explose et elle s'engage clandestinement au sein d'un groupe qui tente de renverser le gouvernement totalitaire. Enceinte d'un des membres éminents du groupe, elle sera dénoncée à Karaci qui devra décider de son sort.

Lauréate du prix Wepler – Fondation La Poste 2010 et de la bourse Cioran 2010 du Centre National du Livre, Linda Lê a écrit une sorte de fable politique qui ne convainc pas tout à fait. Les personnages, des archétypes un peu caricaturaux, n'ont



pas vraiment de contours et jamais ne nous étonnent. Comme il se doit, Karaci est d'un égocentrisme monstrueux, se vautre dans le clinquant et l'ostentatoire, traite ses nombreuses maîtresses comme des moins que rien, viole celles qui se refusent ou les interne dans des hôpitaux psychiatriques, remplit ses comptes en banque en affamant son peuple, s'affirme comme un grand connaisseur d'art en affichant sur ses murs des œuvres auxquelles il ne jette même pas un œil, utilise sa femme comme une parure pour sa beauté altière et son air intouchable, manipule et méprise secrètement le dictateur dont il doit assurer la sécurité et dont il entend bien usurper le pouvoir le moment venu et bien sûr prend un immense plaisir à torturer. Le frère d'Una, tel qu'il apparaît dans les lettres qu'elle lui adresse, est un acteur auréolé d'un certain héroïsme parce qu'il crée et met en scène, depuis son exil, des pièces interdites à Zaroffcity et dans lesquelles il dénonce le dictateur et son ministre. Le jeune Marko, l'enfant des rues, est nécessairement débrouillard, futé, n'a peur de rien et voue un culte à Una. Même les personnages très secondaires et leurs histoires, racontées en quelques lignes qui composent de brefs chapitres très anecdotiques, correspondent aux images toutes faites auxquelles on s'attend pour un tel sujet. Quant à Una, elle ressemblerait, selon certains critiques français, à une Antigone moderne qui se sacrifierait pour l'avenir de son pays. Malheureusement, cette Una qui, pourtant, est la narratrice principale du roman, n'a pas beaucoup de poids romanesque ; on referme le livre avec le sentiment de ne jamais l'avoir saisie.

L'écriture de Linda Lê est baroque, foisonnante, oscillant sans cesse entre des expressions populaires et des termes recherchés. Et c'est là sans doute ce qui fascine néanmoins dans ce roman très narratif. Malheureusement, c'est peut-être tout se qu'on retiendra de ce *Cronos*, la dix-septième publication de Linda Lê, qui reste une œuvre sans émotion malgré, ou à cause de, la multiplication des mots qui racontent une histoire d'horreur trop actuelle.

Linda Amyot

Roberto Arlt
LES SEPT FOUS
Trad. de l'espagnol
par Isabelle et Antoine Berman
Belfond, Paris, 2010, 272 p. ; 33,95 $

Roberto Arlt (1900-1942) est tenu par beaucoup de connaisseurs de la littérature argentine comme l'égal de Jorge Luis Borges dont il fut le contemporain. Ce fils d'émigrant prussien, autodidacte, homme de tous les métiers, a tenu, dans les années 1930, une chronique dans le grand quotidien de Buenos Aires, *El Mundo*, où il brossait, à l'acide, le portrait de son époque. Si ces chroniques lui apportèrent la notoriété dans son pays, ce sont ses deux romans, *Les sept fous* et *Les lance-flammes*, parus initialement au début des années 1930, qui ont contribué le plus à sa notoriété en dehors de l'Argentine.

Les sept fous, comme *Les lance-flammes* qui en est la suite, tourne atour du personnage d'Erdosain. *Les sept fous* s'ouvre alors que ce petit employé d'une compagnie sucrière comparait devant ses employeurs qui ont découvert qu'il avait pigé dans la caisse de l'entreprise. Sommé de rendre, dans les 24 heures, les 600 pesos et 7 centimes dérobés, Erdosain entreprend la tournée de ses connaissances dans l'espoir de leur soutirer de quoi éviter la prison. Au hasard de sa quête, il tombera sur un groupe d'hurluberlus, réunis dans une société secrète qui a pour projet de prendre le contrôle du pays. Un faux général, un vrai souteneur, un pharmacien pris de délire mystique, un aventurier chercheur d'or, un tueur illuminé et un astrologue mégalomane composent cette confrérie d'improbables conspirateurs. En partie par appât du gain, en partie pour échapper à son existence, Erdosain se joint à leur entreprise même si, pour cela, il lui faut participer au meurtre de son cousin. Le roman s'achève sur une scène qui révèle la duplicité de l'entourage du héros.

Ceux qui s'attendraient à lire le compte rendu de l'histoire loufoque de quelques esprits déjantés seront déçus. Avant tout, *Les sept fous* suit le flux de la pensée d'un être profondément déchiré qui n'en finit pas de prendre la mesure de son malheur. Voilà pour le fond. Quant à la forme, disons qu'au moment de sa parution, les critiques ont beaucoup fait état des libertés prises par Arlt avec la langue espagnole classique, l'accusant de la défigurer en y mêlant la langue argotique. Or, ce qui nous a le plus gêné dans sa traduction française, c'est plutôt le recours fréquent de l'auteur (des traducteurs ?) à un vocabulaire suranné et à un style affecté parfois jusqu'à la préciosité.

Toutefois, le plaisir du lecteur est sauvé par l'acuité du regard de l'auteur sur le monde qui l'entoure. Avec ***Les sept fous***, Roberto Arlt trace le portrait d'un personnage qui, plus de 80 ans après sa création, peut toujours faire figure d'archétype de tous les damnés de la terre.

Yvon Poulin

Yasmina Khadra
L'OLYMPE DES INFORTUNES
Pocket, Paris, 2011, 192 p. ; 11,95 $

L'Olympe des infortunes de Yasmina Khadra, paru en janvier 2010 chez Julliard, a eu droit au format poche au début de cette année, et dévoile une autre facette du romancier algérien. Loin, en effet, de l'univers des conflits politiques du Moyen-Orient et du monde arabe tels que les mettent en scène ***Les hirondelles de Kaboul***, ***L'attentat*** et ***Les sirènes de Bagdad***, ***L'Olympe des infortunes*** est une sorte de conte philosophique qui fait l'apologie des vidanges.

Yasmina Khadra nous y invite à la visite d'une décharge publique bordée, d'un côté, par la Méditerranée et, de l'autre, par une ville sans nom qui attire et terrorise les habitants du dépotoir.

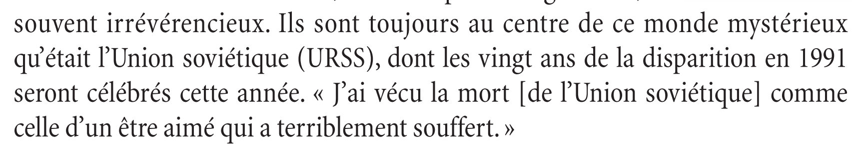
Parmi ces marginaux, Ach et Junior forment un duo dont les dialogues rappellent parfois ***En attendant Godot*** de Beckett. Le vieux Ach le Borgne s'est pris d'affection pour le simple d'esprit, Junior, et l'abreuve à répétition de sermons contre la ville, lieu de perdition pour tout « horr » (« homme libre » en arabe) qui se respecte. Ach rappelle sans désemparer à Junior sa chance d'être si bien tombé puisque seul cet endroit lui permet d'être lui-même, sans se soumettre à qui que ce soit. Oui, la montagne d'immondices et la ferraille d'un camion de police transformée en logement d'« infortune » seraient le meilleur des mondes possibles.

On n'est pas pris spontanément dans cette fable qui semble par trop convenue, presque clichée : l'argent ne fait pas le bonheur, la technologie non plus, la civilisation est un danger. On se demande pendant quelques pages où se camoufle la nouveauté du propos. Puis, à cliché, cliché et demi, et aux prêches d'Ach répondent bientôt ceux de Ben Ada-m (littéralement « fils d'Adam », c'est-à-dire « être humain », en arabe), nouvel arrivant qui vient clamer la nécessité du combat et la honte du renoncement dans lequel se complaisent les habitants de la décharge. C'est là que Junior va tenter sa chance en ville ; le conte philosophique tourne alors au drame et le lecteur comprend que certains clichés ont lieu d'être car l'abjection du réel y trouve hélas un fidèle reflet.

L'Olympe des infortunes est un roman sur le malheur d'être au monde qui a toutes les apparences d'une parabole mais qui défend constamment la littéralité des propos. Le récit donne un droit de parole à ceux qui ont une lecture simple de leur environnement, une lecture au premier degré. Le ton y est d'une ironie décapante combinée à une tendresse vraie.

Soundouss El Kettani

La Géorgie



Montréalaise d'adoption, la Géorgienne Elena Botchorichvili demeure attachée à la langue russe, sa langue d'écriture. Avant de s'installer au Québec, elle a en effet pratiqué le journalisme sportif – socialiste et communiste – en Russie.

Ses romans sont-ils de longues nouvelles ou de courts romans ? Peu importe, à vrai dire. Botchorichvili écrit des histoires denses et échevelées, avec des personnages forts, souvent irrévérencieux. Ils sont toujours au centre de ce monde mystérieux qu'était l'Union soviétique (URSS), dont les vingt ans de la disparition en 1991 seront célébrés cette année. « J'ai vécu la mort [de l'Union soviétique] comme celle d'un être aimé qui a terriblement souffert. »

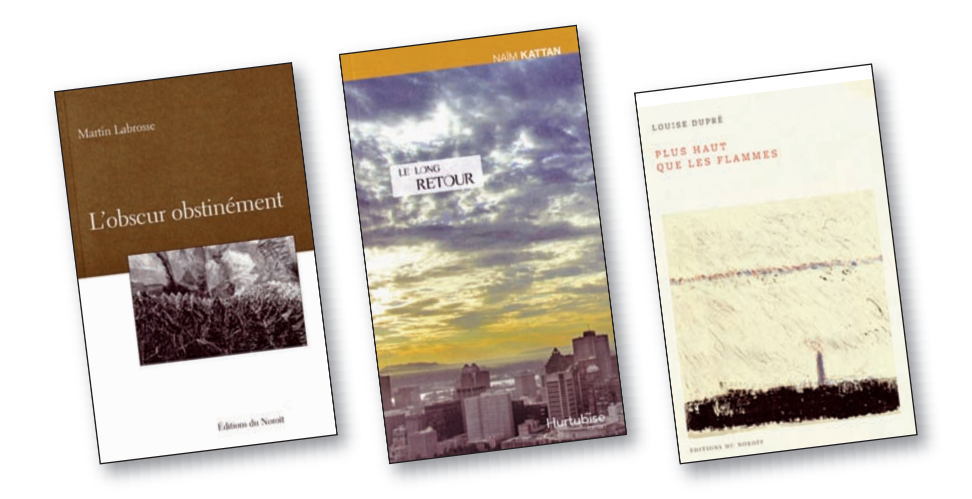
Dans ***La tête de mon père***, le narrateur – mâle – écrit à son fils en vacances en Géorgie pour lui raconter des histoires de famille, dont la carrière d'actrice de sa mère, la reconstruction de la datcha de son père et la mort de celui-ci. Le lecteur se promène alors dans le pays d'est en ouest. « Mon père avait démonté, rondin après rondin, sa maison natale au bord de la mer. » La datcha est alors transportée près de Gori, lieu de naissance du dictateur Staline, dont la statue n'a été déboulonnée qu'en 2010. Il faut se souvenir de la guerre de 2008 entre la Géorgie et sa province d'Ossétie du Sud, sous protection russe, pour comprendre le climat de tension qui prévalait et prévaut encore.

La maison familiale était auparavant érigée sur le bord de la mer Noire, à deux pas de la frontière russe. À Gagry – ou Gagra. Là où le même Staline avait sa plus belle villa. Là où a eu lieu en 1992 la guerre entre la Géorgie et sa province d'Abkhazie. Forte de l'appui de la Russie, l'Abkhazie autoproclama en 2008 son indépendance, non reconnue à ce jour par la communauté internationale. Là où la mort rodait. « J'ignore comment mon père a péri et pourquoi il n'est resté que sa tête. » Une courte et terrible histoire.

Michèle Bernard

Elena Botchorichvili
LA TÊTE DE MON PÈRE
Trad. du russe par Bernard Kreise
Boréal, Montréal, 2011, 75 p. ; 15,95 $

poésie, Naïm Kattan



Martin Labrosse
L'OBSCUR OBSTINÉMENT
Le Noroît, Montréal, 2011, 72 p. ; 16,95 $

« [J]e reste hors de tout j'attends. » Le ton est donné. Le poète se voit en sa présence-absence à lui-même, au monde dit « extérieur »... Il erre sans trop d'angoisse – malgré certaines grandes peurs, celles qui nous habitent tous–, à la limite de son corps, de son être, de tout en fait. Il semble, à la fois, toujours être situé à distance de soi, de l'autre mais aussi enraciné afin de pouvoir dire, ébaucher un discours poétique qui fondera une incertaine identité. C'est ce que le poète, dans ce recueil, nomme l'« exil familier », un exil nécessaire et vain. « [Q]uand il s'oublie dans son élan / le geste d'être vous ramène / au creux craqué de la mémoire / au fond secret des jours allés / ce lieu de nulle part coulant / du pareil au même au pareil / aux lisières du monde en soi. » L'auteur poursuit : « [E]t vous poussez votre ombre vaine / à pas lents sur la neige sale / la nuit dans les rues de la ville ».

Nous allons, ainsi, tournant à vide à tous les carrefours que nous rencontrons... essentiellement seuls : « [I]l faudra te résoudre à rester / celui-là / qui court dans sa chair ».

Gilles Côté

Naïm Kattan
LE LONG RETOUR
Hurtubise, Montréal, 2011, 297 p. ; 24,95 $

Long retour, en effet, que celui-là, et sans garantie de sérénité. Jeune architecte incapable de coexister avec un père envahissant, Léo a fui Montréal. Trente ans durant, à Buenos Aires, il s'est cherché, ne parvenant qu'à poser des gestes professionnels délestés de passion. Quand lui parvient l'annonce du décès de son géniteur, il fait de son nécessaire voyage à Montréal un prétexte pour mettre fin à son exil. Qu'est devenue sa ville natale ? Il se fait une joie de chercher à le savoir. L'Expo 67 a aéré décor et société, la Place des Arts a embelli son lieu d'implantation et renouvelé en profondeur ses publics... La famille de Léo a évolué elle aussi, mais assez peu et d'une manière différente selon chacun de ses membres. La mère, qui alignait sa pensée sur celle de son mari, parle un peu plus. Chacune des sœurs insiste pour gaver Léo de confidences plus ou moins désirées, pour lui faire accepter une parentèle inattendue, peut-être pour l'insérer dans un projet professionnel. Léo écoute, observe, cherche ses marques. Lentement.

Une constante traverse ce roman : la force de l'identité judaïque. « Hier, avant de m'endormir, se dit Léo, je me disais que Dieu peut n'être qu'une hypothèse, une possibilité, mais sa parole est là, réelle, traversant les siècles, immuable et toujours en correspondance avec nous. Le génie des Juifs est d'avoir écarté toute vérification. » Le long retour comprend ainsi une étape spirituelle. Un instant revivifiée, la recherche d'une architecture qui soit autre connaît des ratés : l'idée de repenser Montréal à partir d'un inventaire photographique des lieux fait sourire les pragmatiques. Puis, la rencontre de Julia donne au retour son sens profond. Tout comme Julia s'accepte en tant que pianiste de haut niveau, mais n'aspire plus à la gloire des meilleures, Léo demande à son métier d'architecte non plus la refonte d'une métropole, mais la maison où Julia et lui connaîtront la seule liberté qui vaille d'être recherchée : « Je trouve difficilement les mots, dit Léo à Julia. C'est pour cela que je construis une maison. Pour parler ».

Plein de délicatesse, comme nombre des romans de Kattan, ***Le long retour*** se montre étonnamment généreux en longs monologues. La justification, le plaidoyer, les libérations psychologiques conduisent les sœurs de Léo à s'épuiser en explications verbeuses. Lui aussi succombe à la prolixité. Peut-être, cependant, ces monologues ont-ils précisément pour but de montrer, par leur artifice, la difficulté d'un retour arraché au temps.

Laurent Laplante

Louise Dupré
PLUS HAUT QUE LES FLAMMES
Le Noroît, Montréal, 2010, 106 p. ; 17,95 $

Cette histoire commence au retour d'un voyage. Une femme marche sur les ruines du monde qu'elle a quitté, un monde qui avait son dedans et son dehors, et dont les racines plongeaient dans le mythe d'une enfance abritée dans le giron de Dieu, à l'ombre du diable. Débute l'apprentissage d'une vie hors des murs, sur l'horizon dorénavant ouvert d'un enfer allumé par des mains semblables aux siennes : Auschwitz. La mise en rapport avec cet abîme a entraîné l'intériorisation du diabolique, de la limite, de la menace, du noir, du vide – il n'y a plus de refuge. C'est à la douleur

Heinrich Böll, roman



des mères d'Auschwitz, frappées d'impuissance, que la femme s'identifie, à l'idée de leurs enfants « avec des bouches pour la soif / comme l'enfant près de toi / sa faim, sa soif / et des promesses que tu tiendrais / à bout de bras / s'il ne s'agissait que de toi / mais ici c'est le monde / et sa folie / puanteur de sang cru / et de chiens lâchés sur leurs proies ». La volonté de tenir lieu de rempart provoque une régression à l'état anonyme du vivant, vulnérable, instinctif, voire affolé devant l'éventualité d'une guerre nucléaire, qui ouvre une fenêtre sur la mort à même l'espace domestique. Le « je » s'éloigne dans un « tu », moins pour se distancier de soi que pour tendre la parole à cette intelligence animale, déplacer le foyer de la conscience et des mots. Il en résulte un discours pulsionnel, où les vers, courts, sont les jalons d'un parcours tendu vers le ressaisissement, les pas d'une avancée exigeante, sans cesse relancée, en direction d'un nouvel équilibre : comment continuer d'une façon qui soit commensurable au drame des camps, comment vivre décemment tout en étant conscient du tiers-monde, de la menace nucléaire, de l'impunité des empires financiers ? À partir du constat d'un monde partant en déshérence, quelle vision de l'homme et de l'avenir transmettre à l'enfant ? Ça parle à partir du corps souffrant, sur le lieu du combat pour la vie et sa dignité, au nom d'une humanité commune, à partager ; ça cherche frénétiquement, comme l'aiguille d'une boussole, de l'ouverture, un cap à suivre. Louise Dupré nous place devant l'idée d'une détresse nécessaire, montre la douleur à l'origine de notre soif de beauté et d'élévation, tel un tremplin nous permettant de porter le regard *plus haut que les flammes*, « comme ces anciens troubadours / marchant de village en village / avec un peu de décence / à jeter / sur les guerres ».

Ève Dubois-Bergeron

Heinrich Böll
LE TESTAMENT suivi de CROIX SANS AMOUR
Trad. de l'allemand par Alain Huriot
Seuil, Paris, 2010, 390 p. ; 42,95 $

Je n'avais jamais lu Heinrich Böll. Ces deux titres datent respectivement de 1947 (***Le testament***) et de 1948 (***Croix sans amour***), et ils comptent parmi les plus anciens à avoir été traduits en français. Valait-il mieux aborder cette œuvre immense par un de ses quelques classiques, ***L'honneur perdu de Katharina Blum*** ou ***Portrait de groupe avec dame*** ?

Ce sont là, quoi qu'il en soit, deux récits de facture assez classique, bien faits, prenants, et qui restent, je trouve, tout à fait d'actualité bien qu'ils soient situés, l'un dans l'Allemagne d'avant la Seconde Guerre mondiale, l'autre en 1943, soit au cours de cette même guerre, une guerre que Böll a lui-même vécue de l'intérieur. Actuels par ce qu'ils mettent en jeu et en scène : l'opposition entre certaines valeurs nationales collectives, d'une part, et, de l'autre, les intérêts et aspirations des individus qui partagent ou refusent radicalement tout ou une partie de ces valeurs. Böll recourt dans chaque cas à un procédé connu : le conflit entre deux figures contrastées. Là, dans ***Le testament***, petit récit d'une centaine de pages, deux officiers s'affrontent. Ils sont du même camp, mais l'un ne vit que pour un ordre de fer et une discipline de terreur, tandis que l'autre tente de régler par la morale catholique son existence et celle des hommes sous ses ordres.

Ici, dans ***Croix sans amour***, la confrontation a lieu entre deux jeunes frères, le premier fortement attaché au national-socialisme montant, le second, défenseur des libertés individuelles.

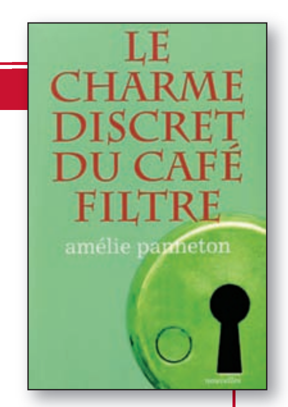
Dans chaque cas, un dénouement tragique et violent attend l'un des héros. L'art de Böll réside dans la manière habile dont il se promène d'un personnage et d'un lieu à un autre, nous donnant au passage certains personnages secondaires d'une extrême beauté et d'une touchante profondeur, comme cette Mme Bachem, la mère des deux frères, peut-être la figure la plus attachante de tout le récit.

Patrick Guay

Leonardo Padura
L'HOMME QUI AIMAIT LES CHIENS
Trad. de l'espagnol par René Solis et Elena Zayas
Métailié, Paris, 2011, 671 p. ; 35,95 $

La littérature latino-américaine post-boom ne se laisse pas aisément catégoriser, avec des écrivains aussi singuliers que Roberto Bolaño, Horacio Castellanos Moya et Guillermo Arriaga. Il existe au moins un grand axe discursif, celui de la défaite. Avec la remise en cause de l'utopie socialiste, avec l'exil, les dictatures et les guerres civiles, nombre de romanciers ont puisé dans le désenchantement l'objet d'une critique acerbe de leur société, sur un mode non pas de la compromission néolibérale, mais bien de l'acuité et de l'espoir amers et désespérés. On le sait depuis la parution de sa tétralogie de

Premier roman



L'exploit de Perec lui a valu des émules. À son exemple, plusieurs ont tenté de raconter dans un désordre trompeur une série de destins avant de les réunir peu à peu en un faisceau intelligible. La surprise naissait de ce que ces multiples vies soient logées côte à côte dans un unique immeuble. Rares sont cependant ceux ou celles qui ont su s'approcher de la réussite de Perec. Amélie Panneton est de ce groupe restreint. Sans pour autant imiter le maître. Tout en avouant dès l'exergue sa dette à l'égard de Perec et de ***La vie mode d'emploi***, elle construit, en effet, de façon autonome son propre édifice où s'aiment, s'agitent, s'isolent et se croisent les habitants de plusieurs petits mondes.

Au départ, une avalanche de cartes postales déferle sans qu'on daigne nous dire qui écrit ou vers qui file le message. Puis, c'est la visite des lieux : se succèdent les étages et les deux et demie, quatre et demie, six et demie... Dans tel cas, une confrérie de colocataires brasse ses affinités et ses désaccords. Martine s'en va, Ben arrive et tonne, le narrateur décroche et la vie continue. C'est ensuite le regard un peu dédaigneux sur l'occupant fantôme de l'appartement voisin : pauvre vieux, pense-t-on, il ne sait même pas choisir ses tomates. Chaque appartement vit à son rythme, en bulle isolée des univers qui ronronnent tout près, convaincu de constituer à lui seul un univers complet. Car les questions qui émergent sous ces proches latitudes rappellent celles qui lèvent en tous lieux : comment savoir quel film on peut proposer à une fille, comment faire cohabiter dans un jardin minuscule le potager de l'un et le bain de soleil de l'autre, quel crédit accorder aux promesses d'aventures audacieuses formulées par un biscuit chinois... Questions quotidiennes, éternelles, fondamentales, prioritaires, on le voit. De cette Babel ressort l'épisode éponyme qui a nom « Le charme discret du café filtre ». Oui, ce garçon et cette fille partagent un appartement depuis trois ans, mais leur donner une cafetière filtre, n'est-ce pas présumer qu'ils forment un couple, alors que... Humour caustique, écoute subtile des sentiments latents, politesse héroïque suivie d'une démolition compensatoire, le registre des réactions est large et d'une parfaite justesse.

Peu à peu, les réseaux, comme noircit l'encre sympathique, se dessinent. On apprend de quelle mère Yves est issu, qui est cette Maryse qu'appelaient tant de missives, de quelle générosité est capable Pénélope... L'immeuble ne change pas, mais on le sent désormais traversé de sentiments profonds, lourd de secrets respectables, enveloppé de persistants non-dits. L'auteure ne sera, je l'espère, ni déçue ni surprise, si on lui dit que pour goûter pleinement la délicate structure de ce microcosme, il faut lire le roman, puis revenir et revenir aux cartes postales du début. Le plaisir y gagne.

Laurent Laplante

Amélie Panneton
LE CHARME DISCRET DU CAFÉ FILTRE
La Bagnole, Outremont, 2011, 158 p. ; 16,95 $

romans policiers havanais, Leonardo Padura appartient à cette catégorie d'écrivains, qui comprend aussi Luis Sepúlveda, Paco Ignacio Taibo II, Jesús Díaz et Santiago Gamboa.

Padura est un romancier cubain du dedans, créant des œuvres qui ont dû contourner la censure et ruser avec elle. Dans ***L'homme qui aimait les chiens***, il réalise son projet le plus ambitieux, tant sur le plan littéraire que politique. S'il a délaissé depuis un certain temps la forme policière, et s'il avait proposé un grand roman d'émancipation avec ***Les brumes du passé***, Padura innove dans ce nouvel ouvrage en construisant un triptyque sans enquête, où le témoignage, les réminiscences, les filatures ne reposent pas sur le suspense, mais bien sur la reconstitution d'une période trouble de l'histoire mondiale, qui s'étend de la Révolution d'Octobre à la « période spéciale » cubaine. Le roman comporte trois récits entrelacés : la pièce maîtresse raconte l'exil de Léon Trotski, de la Russie au Mexique, en passant par la Turquie, la Norvège et la France ; le second suit celui qui deviendra son assassin, de la guerre d'Espagne à son geste fatidique ; le dernier, narré cette fois à la première personne, suit les tribulations amères d'un romancier raté qui entend la confession, sur des plages cubaines isolées, du meurtrier détruit par le geste. À travers des jeux de dédoublements, de métamorphoses, d'allusions, d'analogies entre les trois protagonistes amoureux des chiens, Padura reconstitue, sur un mode à la fois évocateur et détaillé, l'amertume provoquée par les fabrications du réel, du rêve et du discours. Le roman s'emploie ainsi à cerner ce qui nous fait endosser des versions brumeuses du présent et du passé au nom de douteux slogans. Si la charge est à l'occasion un peu trop manifeste et appuyée, il n'en demeure pas moins que l'œuvre est forte, riche, se jouant de l'histoire et de ses discours pour mieux en restituer l'épaisseur.

Michel Nareau



Kossi Efoui
L'OMBRE DES CHOSES À VENIR
Seuil, Paris, 2011, 158 p. ; 25,95 $

Les auteurs africains d'expression française se sont souvent faits les dénonciateurs de lendemains d'indépendance amers, de coups d'État et de révolutions qui ne tiennent pas leurs promesses, de répressions gouvernementales démesurées. Le dernier roman de Kossi Efoui nous met, lui aussi, au désespoir de voir mise en scène une Afrique de liberté et de vérité.

L'ombre des choses à venir est l'histoire de l'immobilisme historique et social, le conte d'un retour impitoyable des mêmes injustices, des mêmes lésions et des mêmes lésés sous des dehors de changement. Cette œuvre est néanmoins surtout consacrée au pouvoir et au mensonge du langage. On y lit la force des refrains incrustés dans la mémoire collective par un appareillage étatique qui trouve dans les mots sa force la plus sûre. On y lit la dénonciation des euphémismes généralisés qui font appeler une guerre « l'épreuve de la frontière », et des prisonniers politiques « les momentanément éloignés ». Dans ce roman, la parole révèle l'adhésion ou le rejet, le défi ou la soumission. Certains en sont privés, d'autres pensent l'écrire et ne semblent que faire des dessins insensés. D'autres encore, comme le narrateur, cherchent la vérité loin des mots, dans « la moitié du pli d'un visage fermé ».

L'auteur de ce roman à la fois magique et terrible aurait pu tomber dans le piège de la répétitive lamentation d'un continent qui n'en peut plus d'être trahi par ceux qui devaient être ses héros. On aurait pu n'avoir dans ***L'ombre des choses à venir*** qu'un autre de ces textes, malheureusement presque clichés, contant l'oppression, la misère, la douleur d'être né Africain. Nous sommes, au contraire, baignés dans de la littérature à son meilleur, enveloppés par une écriture poétique sans artifice ni folklore.

Soundouss El Kettani

Jean-Paul Daoust
LIBELLULES, COULEUVRES ET AUTRES MERVEILLES...
Éditions d'Art Le Sabord, Trois-Rivières, 2011, 46 p. ; 10 $

On connaît l'esthétique poétique dite « baroque » de Jean-Paul Daoust, un auteur très prolifique ayant publié une trentaine de recueils depuis 1976. Il a par ailleurs dirigé la revue ***Estuaire*** de 1993 à 2003. On a pu le qualifier de « dandy crépusculaire » car son écriture plonge dans les zones d'ombre de l'humain, les aléas de l'existence et ceux, aussi, d'une époque. Ainsi, de ***Taxi pour Babylone*** (Écrits des Forges/L'Orange bleue, 1996) à ***Carnets de Moncton, Scènes de la vie ordinaire*** (Perce-Neige, 2010) en passant par ***Cinéma gris*** (Triptyque, 2006) et bien d'autres dont le célèbre ***L'Amérique*** (poésie sur CD, XYZ, 2005), Daoust nous propose une poésie assez sombre mais comprenant des moments esthétiques parfois très lumineux : c'est le cas du présent recueil.

En effet, celui-ci constitue un petit bijou d'édition grâce à son écriture simple, claire – presque spontanée – aux belles illustrations (proches du collage) créées par la poétesse Cynthia Girard. De courts poèmes nous sont offerts à la manière de « petits tableaux » dans lesquels, souvent, des animaux et insectes subissent le sort des curieux humains que nous sommes devenus... ou nous répondent en « effets-miroirs ». Ce qui n'est pas sans rappeler l'œuvre d'un Prévert.

Et cette belle esthétique poétique voltige, tourne autour de notre terre : « Et de Venise à Istanbul la lumière enlumine l'Histoire / pour en faire un poème dédié / à la beauté féroce du monde ». Mais cette « lumière » poursuit son envol loin de nos piètres atrocités pour, étrangement, risquer d'y sombrer : « Un monde à la Lovecraft vit là / Bien tapi dans l'ombre des lunes d'eau / Qui flottent si paisibles à la surface / De tant d'horreurs où les pires restent à venir ». Ne serait-ce pas là le curieux – sinon nécessaire – paradoxe de l'acte poétique ?

Gilles Côté

Naguib Mahfouz
KARNAK CAFÉ
Trad. de l'arabe par France Meyer
Actes Sud, Arles, 2010, 115 p. ; 27,95 $

En ces temps d'agitation en Égypte, ***Karnak café***, paru dans sa version originale arabe au Caire en 1974 et enfin traduit en français, nous fait communier avec l'âme d'un peuple plusieurs fois désillusionné et qui continue, de toute évidence, à croire en des aubes plus justes.

Microcosme de l'Égypte des années 1960, le café Karnak appartient à une danseuse qui a connu son heure de gloire au temps de l'Égypte des rois, celle d'avant



la Révolution de juillet 1952. Qurunfula est donc le témoin d'une époque révolue qui ouvre les portes de son café aux représentants de la nouvelle ère républicaine, vieux et jeunes, pauvres et riches, employés et étudiants, femmes et hommes confondus. Le café est d'abord le lieu de conversations libres et agitées dans lesquelles les étudiants s'avèrent les défenseurs les plus ardents de la Révolution. Un jour, les jeunes laissent leurs chaises vides. Ils reviennent. Puis ils disparaissent encore. Ils reviennent à nouveau. Ils disparaissent une troisième fois mais, cette fois-là, l'un d'entre eux ne reviendra pas. On les a accusés sans preuves de faire partie des Frères musulmans, puis d'être communistes. On les a torturés. L'un d'entre eux y est resté.

Les blessures, morales et physiques, sont profondes, irréversibles, quand le café, en même temps que toute l'Égypte, est délesté de sa dernière chimère, la vanité d'une soi-disant puissance militaire. En « ce jour fatidique » du 5 juin 1967 où Israël a terrassé l'aviation égyptienne dans le Sinaï, les Égyptiens se réveillent de leur aveuglement et la désillusion des personnages du roman atteint son point culminant.

Karnak café est un des textes de fiction les plus politisés de Naguib Mahfouz, seul écrivain arabe qui a eu droit au prix Nobel de littérature. À sa parution, l'œuvre a eu un retentissement énorme dans le monde arabe. La sobriété et la justesse de son écriture en font toutefois une réflexion universelle sur les révolutions et leurs trahisons, peu attendues mais pourtant fréquentes. Le roman est également une analyse pénétrante de la forte ténuité entre destins individuels et projets collectifs. C'est d'ailleurs sur la force et la naïveté de l'amour, sentiment le plus individuel entre tous, que le texte fait reposer finalement l'espoir d'un lendemain plus pur pour la nation.

Soundouss El Kettani

Shane Stevens
L'HEURE DES LOUPS
Trad. de l'américain par Édith Ochs
Sonatine, Paris, 2011, 524 p. ; 34,95 $

On sait bien peu de choses de l'Américain Shane Stevens, sinon qu'il a publié six romans entre 1966 et 1986 et qu'il est disparu des écrans radar de la littérature dans les années 1980. Les éditions Sonatine l'ont sorti de l'oubli en publiant en 2009 ***Au-delà du mal***. Considéré par certains comme le *Citizen Kane* du genre *serial killer*, le roman raconte la cavale sanglante de Thomas Bishop, un tueur dévoré par la haine des femmes. Devant le succès – amplement mérité – de cet exceptionnel suspens, l'éditeur récidive et propose aujourd'hui ***L'heure des loups***.

Nous sommes à Paris en 1975. César Dreyfus, inspecteur à la Police criminelle est chargé d'élucider la mort d'un certain Dieter Bock, citoyen allemand retrouvé pendu dans son appartement verrouillé de l'intérieur et ne présentant aucune trace d'effraction. Tout indique donc qu'on est en face d'un suicide. Sauf que Dreyfus comprend rapidement qu'il s'agit d'un meurtre déguisé et que la victime n'est pas Dieter Bock. Ce dernier en est l'assassin.

À partir de là, le lecteur est plongé dans une intrigue d'une grande complexité en raison non seulement de la série de cadavres que l'on découvre dans le sillage de Bock, mais aussi parce que ceux-ci nous entraînent peu à peu du côté de l'histoire secrète des SS, dont Bock était un membre éminent. Pour Dreyfus, dont les parents sont morts à Auschwitz, c'est l'occasion d'une revanche sur l'histoire.

Au cours d'une traque qui nous conduit de Paris à Vienne, en passant par Jérusalem et Berlin, la proie semble s'amuser à laisser sciemment des indices pour permettre à Dreyfus de le pister. Ce qui ajoute encore à l'étrangeté de cette poursuite, ce sont les manœuvres des services secrets français, allemands et israéliens pour empêcher Dreyfus de mettre la main sur le nazi. Au final, Shane Stevens réussit le tour de force de résoudre toutes ces intrigues en respectant les règles de la vraisemblance. Un exploit en soi.

En dépit d'un certain nombre de stéréotypes propres au genre – ici encore un enquêteur à la vie personnelle déglinguée devant un crime ravivant une vieille blessure et victime des charmes d'une Mata Hari de service –, le roman policier doit susciter l'adhésion du lecteur, comme toute autre proposition romanesque. Ici, c'est raté. Le personnage qui tient tous les morceaux du puzzle reste une esquisse, une proposition intellectuelle qui manque d'épaisseur. Parce que Stevens dit plutôt qu'il ne fait ressentir, on reste indifférent au sort de César Dreyfus. Au final, ***L'heure des loups*** constitue une belle mécanique littéraire, brillante même, mais froide.

Yvon Poulin

Sarah Waters
L'INDÉSIRABLE
Trad. de l'anglais par Alain Defossé
Alto, Québec, 2010, 581p. ; 33,95 $

Élégance de l'enveloppe et richesse du contenu. Comme si ce double mérite n'était pas déjà rare et admirable, plusieurs autres aspects de l'ouvrage auront tôt fait de transformer tout lecteur en fidèle de Sarah Waters.

La vieille splendeur de Hundreds Hall, la demeure des Ayres, perd ses attraits sous nos yeux. Cette déchéance s'accélère pendant que la noble famille désargentée subit l'assaut de grincements infernaux, de craquements terrifiants, de menaces insistantes. La vieille demeure est-elle hantée ? Cache-t-elle un *quelque chose* de vengeur ? « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » La famille Ayres, qui s'entête à occuper l'inhabitable, est-elle – la possibilité mérite et obtient réflexion – atteinte d'une tare qui fragilise le fils, la mère, la fille ? Mais, alors, pourquoi le vieux Gyp, chien pantouflard et sans colère, s'en prend-il à une fillette ?

L'intrigue se noue en souplesse et baigne dans une sereine quotidienneté jusqu'à ce que, doucettement, d'indice discret en signal ambigu, l'atmosphère s'alourdisse. À compter du premier ennuagement, le récit alterne les tensions et les apaisements. Tantôt amitiés et romances tendent vers leur plénitude, tantôt les maléfices crispent les sensibilités et brouillent le climat. L'alternance rappelle Hitchcock et ses films en dents de scie.

Sarah Waters transporte son lecteur dans l'Angleterre convalescente de l'après-guerre. Un gouvernement travailliste ébranle des habitudes séculaires, secoue les certitudes aristocratiques, plonge les anciens nantis dans l'insécurité. Même si le docteur Farady ne visait pas à s'enrichir au-delà de la mesure, il ne voyait pas d'un bon œil l'appartenance à une classe sociale modeste. Et par les fenêtres qui laissent passer une pluie cruelle, les châtelains démunis voient se construire, à même la pelouse ancestrale, les bungalows des générations montantes. Atmosphère pénétrante comme une humidité qui s'insinue jusqu'à l'os.

L'affrontement central oppose les craintes instinctives et la raison, l'hystérie suscitée par de mystérieux maléfices et une logique qui prétend les expliquer de façon lénifiante. Devant les peurs paniques qui assaillent et emportent tour à tour le fils Ayres, sa mère et sa sœur, le médecin Faraday dresse, avec une vigueur décroissante, son scepticisme entêté et sa compassion désolée. Le roman raconte le duel avec une minutieuse et impeccable fidélité.

Raffinée, Sarah Waters fait languir son lecteur : qui, de la raison arc-boutée sur ses évidences et des présences fantomatiques, l'emportera ? Et qui survivra ? Sarah Waters le dira-t-elle enfin ?

Laurent Laplante

Prix Adrienne-Choquette 2011

Agnès Gruda ne déçoit pas ses lecteurs avec ***Onze petites trahisons***, son premier recueil de nouvelles. Tout en finesse, intelligent et tendre, sans complaisance, le livre de la rigoureuse journaliste fait mouche. Son saut dans la fiction nous ravit.

Gruda est une observatrice impitoyable, conteuse-née, dotée de cette capacité de synthèse indispensable à qui veut écrire des nouvelles. Ses petites trahisons sont les petites veuleries que nous connaissons bien, hélas, et dont nous nous rendons tous coupables, un jour ou l'autre.

Par jalousie parfois, comme dans « L'attente », drame réaliste qui se joue entre un frère et une sœur au soir de la vie de leur mère. « Moi, je suis celle qui observe les autres. Jamais celle que l'on voit. » Ou encore par lâche négligence, comme dans « Des nouvelles de la haine », récit d'une journaliste de guerre, lors des conflits de 1992-1995, en ex-Yougoslavie. Comme plusieurs, la protagoniste a cherché « à comprendre les raisons qui avaient fait basculer la Yougoslavie dans une rage meurtrière ». Des années plus tard, une lettre retrouvée lui rappelle la promesse faite jadis de s'occuper du rapatriement au Canada d'un adolescent serbo-musulman. Promesse par ailleurs jamais tenue. « Ça ne sert à rien de remuer le passé », conclut-elle avec désinvolture en jetant la lettre retrouvée dans un carton qu'elle ne rouvrira jamais.

Qui ou quoi peut-on trahir ? La parole donnée, un idéal ou un ami. Par paresse, par égoïsme, par nonchalance ou pire, par indifférence. L'auteure fait un habile et courageux tour d'horizon de ces tristes constats, qu'elle campe bien dans la réalité du Québec d'aujourd'hui. Même lorsqu'elle élargit son terrain de jeux et nous amène vers d'autres pays. Ou lorsque, avec finesse, elle introduit dans une histoire les problématiques d'intégration des Néo-Québécois.

Gruda a été finaliste aux Prix du Gouverneur général 2010, en fort bonne compagnie d'ailleurs, en plus de remporter le prix Adrienne-Choquette 2011. On ne peut que la féliciter.

Michèle Bernard

Agnès Gruda
ONZE PETITES TRAHISONS
Boréal Compact, Montréal, 2011, 296 p ; 14,95 $